

Louise Dupré : *Exercices de joie* : Poésie : Éditions du Noroît : 2022 : 142 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Louise Dupré offre de livre en livre ce que nous attendons de la poésie, soit une parole prégnante, porteuse d'une vivante et patiente interrogation, témoignant posément de l'urgence qu'il y a d'intervenir dans le cours des choses, au cœur de la cité, au sein même de l'intime, alors que des malheurs terrassent inlassablement notre pauvre humanité.

Cette poète, pour notre plus grand bonheur, fait et remporte le pari de la limpidité. Ce n'est pas rien. D'ordinaire, afin d'embrouiller le regard, le nôtre et celui des autres, nous risquons de couvrir d'obscurité le peu de lumière que véhiculent nos propos. On craint dans le dénuement du poème de marquer la nudité de sa propre pensée, l'indigence de ses sentiments. La parole nue, que nul brouillage ne recouvre, petit oiseau commun dont le vol ne s'élève jamais très haut, semble incapable de remplir le mandat assigné au verbe poétique, incapable de nommer le nœud inextricable de l'existence. La simplicité serait impuissante à dire, à circonscrire la complexité des choses humaines. Et pourtant ! « Tu as délaissé l'éloquence pour les phrases simples ». Écrire le plus simplement du monde ainsi que le fait Louise Dupré, « écrire maigre / écrire pauvre », faire place aux choses qui tiennent à cœur, aller au plus près de nos vérités essentielles, puis, les ayant ressenties, analysées, les exprimer clairement, n'est-ce pas le meilleur moyen de voir la main de l'autre accueillir celle que nous lui tendons en recourant à la poésie ? Guillaume Asselin exprime dans *Frondes* ce très important souci de l'entreprise poétique, celui de la « main tendue » : « je fais de petits paquets de présence que je dépose le long des jours où j'erre en attendant qu'une main, un œil, une âme, une blessure s'en empare et les porte plus loin. »

Dans le livre que nous tend Louise Dupré, il y a don d'une telle présence. La parole est ici testamentaire. Elle s'offre à nous comme un présent. La poète a reçu de l'amour, elle rend de l'amour. Elle a reçu des coups, elle n'en rend aucun. Tournant sa détresse en enchantement, elle fait plutôt le don de ce qu'elle possède de plus cher, elle offre sa pauvreté. C'est en cela que sa poésie est si riche.

Je me souviens d'un titre de roman, *Quelqu'un pour m'écouter*. Son auteur se nommait Réal Benoît. Je le mentionne, car je crois que Louise Dupré est parvenue avec ce recueil et ses précédents à réaliser un tour de force — avec entre autres *Plus haut que les flammes*. Au plus près d'elle-même, la poète a inventé une voix qui chaque fois trouve réellement quelqu'un pour l'écouter. Aussi nombreux que nous soyons à l'entendre, c'est au creux de l'oreille de chacun et chacune d'entre nous que se dépose cette voix que rien jamais n'obstrue au passage depuis que la poète a « renoncé à écrire je. » Il faudrait consacrer une étude au « tu » dans les poèmes de Louise Dupré. Ce pronom chez elle favorise une très efficace forme de dialogue. C'est sans doute un dialogue que le « je » entreprend avec elle-même, mais c'est aussi un dialogue dans lequel s'immisce quelqu'un pour l'écouter.

Il nous arrive parfois de lire des ouvrages de poésie en nous demandant de quoi « ça parle ». Le référent nous échappe, le titre ne nous est d'aucun secours et le sens des vers que nous cherchons à lire tarde à se manifester, si jamais il finit par le faire. Ces livres procurent une expérience de lecture qui peut s'avérer enrichissante, si elle n'est pas divertissante. *Exercices de joie* n'appartient pas à cette catégorie. L'eau de ses poèmes est si claire que nous nous y baignons immédiatement. Or cette poésie n'a rien de simpliste. Elle témoigne d'une expérience de la vie qui n'est pas sans gravité. On ne s'exerce pas à

la joie, si la joie déjà nous habite, s'il ne s'agit pas de l'appivoiser afin de la faire sienne. Traiter d'une valeur (la joie), c'est aussi traiter de ce qui lui est opposé (le chagrin, la mélancolie), c'est rendre compte aussi des zones grises rencontrées entre le *noir déjà* et la blanche clarté de l'aube : « tu lèves le regard / vers l'espérance de l'aube ».

Le monde déchiré dans lequel nous vivons « depuis le fond des cavernes » se montre implacable. La poète de ces *Exercices de joie* a depuis longtemps « renoncé au paradis », mais elle n'a pas baissé les bras. Elle continue de témoigner, de s'indigner ; elle s'inscrit encore et encore « dans l'humanité qui résiste sans hurler. » Louise Dupré ne hurle pas, mais elle se fait entendre et je le répète, il y a toujours quelqu'un de très nombreux pour l'écouter.

Parole d'apaisement et de réconciliation, doux théâtre crépusculaire, la voix murmure ici dans un quasi-silence, avant les aubes que d'autres connaîtront lorsque cette « petite vieille dont l'âme se réconcilie avec l'horizon couché » aura fini d'« habiter [sa] vie. »

Ce recueil est magnifique, émouvant. Une histoire de femme(s) s'y donne à lire en filigrane. On retrouve la présence d'une mère qui ressemble à celle du personnage central du plus récent roman de l'autrice. La mort est proche. Mais avant de partir, l'heure est à la joie, et « c'est maintenant ou jamais ».

Notice biographique

Voir recension de *Fronde*, de Guillaume Asselin, par le même auteur.